

en quelques jours, mettront en culture ce qui demanderait des mois à des bras épuisés ou maladroits.

Ces machines et leurs machinistes ambulants seraient la Providence de la petite propriété. Selon les besoins de chacun, ils iraient de village en village, de chaumière en chaumière, suppléer à la besogne de ceux qui ne pourraient la faire ou qui trouveraient plus de profit à la faire ainsi. Alors, sans avoir besoin d'une grande pratique et d'études spéciales, on pourrait obtenir, comme le font nos jardiniers, quatre à cinq récoltes par an, car c'est la bonne préparation de la terre qui, presque autant que les engrais, amène de beaux produits.

Enfin, au moyen de la mécanique, beaucoup d'états difficiles ou pénibles pourraient être faits par des femmes et des enfants, sans risques, sans fatigues, et avec gain. Je sais que plusieurs de ces machines existent, mais, par leur prix, elles ne sont pas abordables pour le pauvre et ne peuvent servir qu'à enrichir celui qui est riche. C'est la machine usuelle que je réclame, la machine à bon marché, la machine du ménage, qui, sans sortir du logis, pourra aider à la veuve et à l'orphelin.



## CHAPITRE V.

Départ de Paris. — Route de Bordeaux. — Poitiers. — Angoulême et son préfet.

Les types féminins. — Arrivée à Bordeaux.

Le 28 août, à huit heures du matin, je prends le train de Bordeaux. Au nombre des voyageurs est le général \*\* qui habite Tours. Il y voyait souvent ma très-spirituelle cousine, la baronne de Rocreuse. J'étais donc presque en pays de connaissances, et la conversation ne languit pas.

J'admire beaucoup les environs de Poitiers où je regrette de ne pouvoir m'arrêter pour y revoir ses curieuses antiquités, notamment sa pierre levée, longue de trente et un pieds, large de huit, monument celtique, découvert par Rabelais qui l'a rendu célèbre en attribuant son érection à Pantagruel qui l'avait placé debout, comme il l'aurait fait d'une quille. Voilà donc le curé de Meudon archéologue, et digne de figurer dans la Société des Antiquaires de France.

Poitiers me rappelle un vieil ami de ma famille,

M. de B\*\*\*, qui, de gentilhomme et d'émigré ruiné, était passé bravement, à son retour de Coblenz, surnuméraire des domaines, et était devenu directeur à Poitiers. J'avais fait assez peu d'attention à lui de son vivant, je ne l'ai bien connu qu'après sa mort. Sa correspondance, avec mon aïeule et mon père, annonce un esprit aussi fin que distingué. Il est des faiseurs de lettres de renom qui n'ont pas fait mieux.

Je suis convaincu qu'il existe en épîtres et documents épistolaires plus d'un chef-d'œuvre inconnu, et qu'il y a bien des découvertes à faire, à cet égard, dans les chartriers, les bibliothèques et les greniers des vieux hôtels. J'engage donc les héritiers à ne pas trop se presser de brûler ou de vendre les vieux papiers : c'est souvent le meilleur de la succession qu'ils jettent ainsi à l'épicier, et telle liasse de petits chiffons, bien empreints des souvenirs du passé, leur vaudrait mieux qu'un gros paquet de billets de banque.

Les environs d'Angoulême ne me plaisent pas moins que ceux de Poitiers. Eux aussi, quoique je les voie pour la première fois, me reportent à d'anciennes amitiés. Là, encore, m'apparaît l'ombre d'un homme, et de ceux qu'on n'oublie jamais parce qu'ils ne ressemblent pas aux autres ; des doublures seules on perd la mémoire. A Angoulême, était préfet, il y a une trentaine d'années, feu M. Moreau, frère du général. La Restauration l'avait fait préfet, parce qu'il avait été tribun sous la République : c'était une singulière porte pour arriver à la préfecture. Quoiqu'il en soit, ce n'était pas un de ces préfets qu'on réforme pour défaut de taille ou faiblesse de constitution. Habile administrateur, il était à la fois homme de bon sens et de bon cœur, j'aurais ajouté de bonne tête, s'il ne l'avait pas eu si dure : ce n'était pas sa faute, il était Breton.

Or, en ces temps, la procession prohibée sous la République, et prisonnière sous l'Empire, avait été rendue à la liberté. Elle pouvait, comme au bon vieux temps, circuler par les rues, places et carrefours. Aussi, ne s'en faisait-elle pas faute, et, pour se dédommager de ses vingt-cinq ans de réclusion, il ne se passait pas de mois que, pour un saint ou pour un autre, Angoulême n'eut sa fête: aucune corporation, aucun corps de métier, ne voulait qu'on soupçonnât son patron de bouder dans sa chapelle, ou d'être trop gueux pour ne pouvoir se montrer en public habillé à neuf.

Le préfet, en bon chrétien qu'il était, ne trouvait pas de mal à ces promenades des saints, tout au contraire; bon nombre de campagnards, attirés par le désir de les voir ainsi appropriés et ragailardis, accouraient à la ville, fort altérés comme toujours. Dès-lors, grande affluence chez les cabaretiers, et profit tout clair pour l'octroi et les contributions indirectes. Les saints, surtout nos bienfaiteurs, concouraient donc, à la fois, à l'édification des fidèles, et à la prospérité du trésor et de la caisse municipale. Mais si l'ancien tribun avait grand plaisir à voir passer la procession, il n'aimait pas à la faire. Il y envoyait donc régulièrement son secrétaire-général, ses bureaux et son conseil de préfecture. Mais, quant à lui, il n'y allait jamais, assurant que cette manière de marcher, en faisant dix pas en quinze minutes, lui tirait le cœur et lui donnait des crampes.

Cela dura quelque temps; mais, un jour, l'évêque s'en scandalisa, et prétendit qu'un préfet de la légitimité devait donner l'exemple du dévouement à la religion, souffrir et, au besoin, mourir pour elle.

M. Moreau répondait que la procession n'était pas la religion, et qu'on pouvait être fort religieux sans y aller tous les mois, surtout quand cela prenait sur les

nerfs et donnait des impatiences telles, qu'au lieu d'y prier et psalmodier, on y jurait et maugréait.

Monseigneur trouva-t-il ces raisons bonnes? C'est douteux, comme on va le voir.

A cette époque de glorieuse mémoire, une légère modification s'était introduite dans le système préfectorial, système tout napoléonien comme on sait. Le gouvernement, qui s'appelait alors *la Congrégation*, avait pensé que les évêques étant chargés des âmes d'un diocèse, il ne leur en coûterait pas davantage de s'occuper des corps, et de diriger simultanément les affaires spirituelles et les affaires administratives. La plupart des prélats, il faut bien l'avouer, sous prétexte qu'ils avaient assez des âmes, très-dures à manier en France depuis la révolution, avaient refusé l'autre tâche. Mais quelques-uns, plus courageux ou plus téméraires, l'avaient acceptée. Ils étaient donc ce qu'on peut nommer : *évêques-préfets*, et le magistrat titulaire était comme qui dirait leur sous-préfet ou, si vous aimez mieux, leur secrétaire des commandements. Ingénieuse combinaison qu'on n'a, malheureusement, pas su apprécier à sa valeur, et que M. Moreau, comme on l'en soupçonnait, n'appréciait pas du tout. Les plus grands esprits peuvent se tromper.

Cependant le scandale continuait. Achille restait sous sa tente; et il déplaisait fort à Monseigneur, ou selon d'autres à son chapitre, car l'évêque était un homme pieux et modeste, de se montrer processionnellement sans avoir autour de lui les insignes de sa dignité, ou sans tenir son préfet en lesse. Il insiste donc. M. Moreau s'entête de son côté. La querelle s'échauffe. C'était ici celle du pot de terre contre le pot de fer; aussi, au premier choc, le pauvre préfet tomba-t-il brisé en miettes.

Alors, imitant son frère dans sa célèbre retraite, il

ramassa ses membres épars, replia son habit brodé, et bon homme après comme devant, mais toujours têtue, et se frottant les mains de n'avoir pas été à la procession, il se retira dans la bonne ville de Morlaix, en Finistère, où j'eus l'avantage de faire sa connaissance : avantage réel, car c'était un agréable compagnon, tout vieux qu'il était, et un véritable sage.

Il avait quitté Angoulême regretté de tout le monde, même de l'évêque, à qui il faisait de bons contes, et qui, maintenant qu'on ne lui contait plus rien, aurait donné trois chanoines pour ravoïr son préfet.

Quant au pauvre disgracié qui, du département, en vrai Cincinnatus, n'emportait que lui-même, il n'en regrettait que les pâtés. Mais les pâtisseries n'avaient pas oublié qu'il les aimait, et qu'il avait grandement, par son exemple et ses leçons, favorisé leurs fours. La reconnaissance est la mémoire du cœur, même chez les pâtisseries. Aussi chaque année un beau pâté lui arrivait-il tout décoré de lauriers et de truffes, hommage respectueux de la corporation pâtisseries angoumoise, qui lui conserva jusqu'à sa mort ce pieux et touchant souvenir. Certes, il en vaut bien un autre, et, de même que notre digne préfet, je l'aurais préféré à ces épées d'honneur qui, inutiles au combat, ne peuvent même pas servir à découper à table.

Je ne sais si quelqu'un se souvient encore aujourd'hui du vieux tribun Moreau : ce ne fut pas un Gracque certainement, et il n'aurait pas plus fait que défaire une république ; mais c'était une bonne et forte tête, voyant de haut et de loin, et qui aurait, pour sa part, conduit à bien la restauration, si elle en avait eu à son service quelques douzaines de cette trempe.

Nous traversons la ville d'Angoulême sans la voir, et pour cause ; car au lieu de passer dedans, nous passons

dessous au moyen d'un tunnel. L'exemple est bon à suivre dans les pays où les terrains sont chers. On pourrait ainsi parcourir des départements et des États entiers par des voies souterraines. Mode qui ne rendrait pas le voyage plus gai, mais, comme fiche de consolation, qui vous mettrait à l'abri de la pluie et du soleil.

D'ailleurs, on pourrait varier les procédés, et avoir aussi des voies ferrées aériennes ou des ponts suspendus à la manière des aqueducs romains. La circulation par la vapeur n'est encore qu'à son début, l'expérience et la réflexion mèneront à bien d'autres perfectionnements. Qui peut prévoir ce que l'on verra dans un siècle? Alors les communications seront si faciles qu'on se rira de nous, voyageurs d'aujourd'hui, comme nous rions de nos pères, qui mettaient huit jours pour venir de Bordeaux à Paris.

Et l'électricité où ne nous conduira-t-elle pas? Qui affirmerait qu'on ne pourra pas faire parvenir un fil électrique dans la lune et se mettre en communication avec elle? Qui sait même si on n'étendra pas indéfiniment la portée de l'ouïe et de la vue, au moyen des tubes acoustiques et des télescopes à lumière électrique, près desquels nos puissants instruments paraîtront à peine des binocles d'opéra.

A une station voisine, nous prenons trois marchands de grains qui viennent de la foire. Ils sont en blouse, mais sous ces blouses on aperçoit du linge blanc et de beaux habits de drap fin. En entrant dans la voiture, ils débattaient entr'eux le prix d'un certain nombre de sacs de blé, que l'un voulait acheter et que l'autre ne semblait pas pressé de vendre. Ils continuèrent à discuter leur marché sans plus faire attention à nous, que s'ils eussent été seuls. Quatre stations plus loin, le débat durait encore, et c'est toujours en marchan-

dant qu'à la station suivante ils nous quittèrent, sans nous avoir regardés ni probablement aperçus. Il n'y a rien de tel que d'être à ses affaires, on ne dérange pas celles des autres.

Ils furent remplacés par un Bordelais, négociant en vins, qui, à peine installé dans le wagon, commença à nous faire des offres de service, en nous proposant des produits de sa récolte. Il réussit : j'avais justement l'intention de profiter de mon séjour à Bordeaux pour acheter une pièce de vin, et je lui fis immédiatement ma commande.

Cela me mit au mieux avec lui ; aussi voulut-il me faire les honneurs de son pays. A chaque cent pas, il m'engageait à mettre la tête à la portière pour admirer le paysage et les beaux vignobles qu'il connaissait tous. Il m'en indiquait le mérite, en véritable dégustateur, par un petit mouvement de lèvres et un regard qu'il rendait doux ou fier, selon que la qualité était plus ou moins coulante et recherchée. Il est bien entendu qu'aucune n'approchait de celle de la pièce qu'il devait m'expédier ; pièce incomparable pour le bouquet, la finesse et l'onctueux, mais dont il ne lui restait plus qu'une seule, qu'il prétendait bien garder pour lui-même. Séduit par la douceur de ses accents, car c'était véritablement l'Orphée des marchands de vins, j'allais céder à la tentation d'avoir cette seconde merveille, lorsque je pensai qu'elle pourrait bien amener la troisième ; cette réflexion me fit en rester-là.

Depuis des siècles, on s'est moqué des Gascons pour leur penchant à exagérer : il faut que ce vice, si c'en est un, soit bien invétéré, puisqu'on ne les a pas guéris. Au surplus, ce serait dommage : j'aime les Bordelais et, dès mon arrivée, je me prends à aimer les Bordelaises. C'est un type de femmes des plus agréables, et qui

n'aurait pas son second, s'il n'y avait pas des Bayonnaises.

Si Mahomet avait été bien inspiré, au lieu de peupler son Paradis de vierges diaprées et ne variant que par la couleur de la peau, il serait venu recruter en France son personnel féminin, et il n'aurait pas eu besoin d'en sortir pour achever sa guirlande. Il y a plus d'espèces de femmes dans nos vieilles provinces françaises que dans tout le reste du monde : non-seulement elles varient par département, mais par arrondissement, par canton et par commune. C'est absolument comme les poissons d'eau douce : Lacépède n'en avait découvert que quelques milliers d'espèces, et maintenant M. Valenciennes a prouvé que chacune de ces familles varie de formes et d'habitudes par région, par fleuve, par rivière, par lac, par étang, de façon qu'il y a autant de variétés qu'il y a de trous où se conserve l'eau.

Il en est ainsi du beau sexe chez nous. Qui soutiendra qu'une Picarde ressemble à une Basque, une Gasconne à une Bretonne, une Normande à une Champenoise, une Auvergnate à une Lorraine, une Berrichonne à une Flamande, une Languedocienne à une Vendéenne, etc., etc. Ce ne sont ni les mêmes formes, ni les mêmes gestes, ni le même teint, ni le même organe : il y a entre chacune autant de différence qu'entre un merle et une perruche, et on ne croirait pas qu'elles appartiennent à la même catégorie d'êtres.

Les types variés de visages, que j'apercevais à chaque station, venaient à l'appui de ces réflexions ; le hasard me favorisait, et je croyais voir défiler devant moi une galerie de portraits.

Ce voyage se fait avec rapidité. Parti à huit heures du matin de Paris, j'étais à Bordeaux avant la nuit. Je suis descendu à l'hôtel de Paris, donnant sur une magnifique promenade : les allées d'Orléans.

Mon négociant en vins voulait absolument m'emmener chez lui et me présenter à sa femme, avec laquelle je dînerais. Il en faisait, ma foi, presque autant d'éloges que de son vin. Un autre se serait laissé entraîner à la curiosité de voir cette merveille; mais j'avais, en raison du terroir, rabattu mentalement quelque chose de la perfection du liquide: je crus qu'il était prudent d'en faire autant de celle de la dame. Ceci rendit ma résistance moins pénible.

Cependant, pour adoucir mon refus, je priai mon homme, puisque je ne pouvais aller prendre son dîner, d'accepter le mien. Il hésita d'abord, car sa femme l'attendait, mais je levai ses scrupules en lui disant qu'il pouvait lui envoyer un message: il céda. Il y gagna un bon repas, car on nous servit très-bien à l'hôtel, et moi un agréable convive, qui m'en apprit plus sur Bordeaux que je n'en aurais probablement su en trois semaines de séjour.



## CHAPITRE VI.

Bordeaux. — Bayonne.

Bordeaux est une de ces villes qui plaisent tout d'abord. Une belle rivière couverte de navires, des quais bien aérés, de beaux ponts, des promenades, de vastes rues et ce mouvement que présente partout un grand port, enfin, l'air d'aisance des habitants, tout invite le voyageur à s'y arrêter.

Je commence par visiter la promenade sur laquelle je suis logé, et qu'on nomme les Quinconces : l'allée d'Orléans en fait partie. Les Quinconces sont une belle plantation faite sur l'emplacement de l'ancien château Trompette, qu'on a démoli depuis peu d'années. Est-il à regretter ? J'en doute. En général, les forteresses font peu de bien là où elles sont : qu'on les assiège et qu'on les défende, qu'on les perde ou qu'on les gagne, les voisins paient les frais de la guerre. Je ne connais d'intéressantes que celles qui tombent en ruines, quand

elles sont dans un site riant et entourées de beaux arbres.

Je vais faire une visite à mon excellent ami M. Charles des Moulins, le savant botaniste, président de la Société linnéenne de Bordeaux. Il veut me faire loger chez lui, mais je sais qu'on y est si bien, que je crains d'être tenté d'y rester : il a donc fallu encore ici dire non et même refuser son dîner. En voyage, je n'accepte point d'invitations, car pour moi le temps est quelque chose : c'est la seule dont je sois avare ; et c'est en voyage surtout qu'il faut savoir l'employer, quand on est sorti de chez soi non pour manger et dormir, mais pour voir et pour apprendre.

Comme il y a beaucoup à apprendre avec l'habile naturaliste, je me propose de revenir passer la soirée avec lui.

En quittant l'hôtel de Gourgue, habitation de M. des Moulins, qui a épousé la fille du marquis de Gourgue, ancien maire de Bordeaux et pair de France, je me rends à la cathédrale, beau monument gothique ; mais nos églises de France se ressentent encore des dévastations des iconoclastes de 1793. Si l'on a tant bien que mal réparé leurs coups de sapes dans les murs, on n'a pu retrouver les tableaux qu'ils ont volés et les statues qu'ils ont brisées. M. Lenoir en avait sauvé un certain nombre, et chacun se souvient du musée des Petits-Augustins et des trésors historiques qu'on y avait réunis, mais d'autres vandales et d'autres voleurs surgirent de la Restauration : l'étranger dépouillait nos musées du Louvre, ils ne voulurent pas être en reste avec lui, ils firent décréter la destruction de celui des Petits-Augustins. On devait, disaient-ils, renvoyer ces objets aux églises et aux monastères auxquels on les avait pris ; mais ces églises n'existaient plus ou la destination en avait été changée ! Les monastères étaient

devenus des fabriques, des casernes, ou étaient tombés sous le marteau de la bande noire. Où donc sont allées les dépouilles du musée des Petits-Augustins? Chez les marchands de bric-à-brac, où, de loin à loin, on en retrouve quelques fragments deshonorés.

L'hôtel-de-ville, plus favorisé que la cathédrale, a conservé ses tableaux et en a acquis beaucoup d'autres : mais les plus marquants avaient été envoyés à Paris pour l'exposition des beaux-arts, notamment un Tintoret dont Bordeaux est fier, et doit l'être.

Je vois l'église Notre-Dame, remarquable par sa façade; Saint-Michel, à l'architecture en ogive; Sainte-Croix, où sont des peintures assez estimées, etc.

A la bibliothèque qui possède cent vingt mille volumes et trois mille manuscrits, on montre un exemplaire des *Essais* de Montaigne, imprimé à Paris, et portant des notes et des variantes de la main de l'auteur.

Le cabinet d'histoire naturelle et celui des antiques ne peuvent paraître bien riches après ceux de Paris : dans le dernier, je remarque quelques haches de pierre dont la couleur m'indique qu'elles proviennent du diluvium. Malheureusement, cette origine n'est pas constatée.

Une hachette de deux pouces de hauteur sur un et demi de largeur, est en cornaline rouge du plus beau poli. Percée d'un trou, elle devait être portée au cou. Nouvelle preuve que ces haches étaient quelquefois des signes, des amulettes ou des symboles.

Les musées de province n'attachent pas assez d'importance aux produits de la localité. On tient à en faire des magasins de curiosités bien plus que des lieux d'étude. On veut rivaliser avec Paris, avoir aussi sa peau d'éléphant, son lion, son tigre, son crocodile : il en résulte que, dans ces galeries d'une étendue bornée, il ne reste plus de place pour des choses plus utiles.

Ce sont les animaux propres au pays qu'il faudrait y mettre, sans oublier les espèces domestiques : ce seraient là des types comparatifs précieux pour l'avenir. Enfin, la ville de province qui réunirait toutes ses ressources pour former une collection bien complète, bien authentique, des mammifères, oiseaux, poissons, insectes, reptiles, crustacés, nemazoaires, conferves et végétaux, ne fut-ce que de son arrondissement, donnerait un bon exemple au pays, car il y a bien peu de départements, en France, qui connaissent, même à peu près, leur faune et leur flore, et il y a de précieuses découvertes à faire sur ce point.

On n'y connaît pas davantage l'histoire subterrannée : presque partout la collection des fossiles est à faire, ainsi que celle des terrains, des minéraux et des ressources métalliques. Qui sait ce qu'on y trouverait ? On n'y a jamais regardé.

On s'est plus attaché aux antiquités ; et des travaux consciencieux ont été entrepris et exécutés. Mais trop souvent, au lieu de réunir dans le musée public les objets trouvés, en indiquant exactement leur provenance et les circonstances de leur découverte, on les laisse s'éparpiller dans les cabinets des amateurs où, bientôt oubliés ou vendus par les héritiers, ils sont perdus pour la science. Sauf quelques objets qui sont d'un intérêt général et touchent à l'histoire de tous les pays, les antiquités doivent rester dans le musée du département d'où elles proviennent : c'est une partie de ses archives.

Je parlais d'un musée d'animaux domestiques : c'est un établissement qui nous manque à Paris. Depuis longtemps, j'en ai émis l'idée ; mais celle-ci, comme toutes les propositions nouvelles, a trouvé immédiatement des contradicteurs. Cependant, quel intérêt ne s'attacherait-il pas à cette suite de spécimens de mammifères et de

volatiles, à partir de son type sauvage ou originel jusqu'au plus haut point de perfectionnement de formes, de force, de taille, de grâce, de souplesse, obtenu par des croisements et des soins intelligents. Ici, l'art est devenu créateur. D'animaux dégénérés et, par un étiolement successif, devenus chétifs et malingres, l'homme a fait des espèces vigoureuses, saines, et qui lui rendent mille services.

Chez d'autres, après avoir adouci leur caractère, il a modifié non-seulement leurs formes, mais leur pelage, leur laine, leur duvet, qu'il a rendus soyeux, souples, abondants et propres aux plus riches tissus, quand ils ne pouvaient servir qu'à de grossières couvertes. Nous ne sommes qu'au début de cette voie, car il est bien des races encore qui ne demandent que des soins persévérants pour produire des résultats peut-être plus riches encore.

Ce sont donc ces espèces factices, et à tous leurs degrés de croissance ou de perfectionnement, qu'on verrait d'abord figurer dans le musée que je demande; là, on mettrait les dépouilles des plus beaux types qui, chaque année, obtiennent le prix dans nos concours agricoles, et dont il ne reste rien du moment où ils ont été envoyés à l'abattoir. Comme point de comparaison, on placerait à côté les individus hors ligne qu'on pourrait obtenir à l'étranger. Enfin, c'est là aussi qu'on mettrait les chevaux qui auraient obtenu une grande réputation par leur force, leur beauté, leur légèreté ou leurs succès dans les courses.

Croyez-vous qu'un tel musée ne serait pas utile aux éleveurs qui viendraient y étudier les formes, et n'exciterait pas les efforts des agriculteurs? Tous tiendraient à honneur d'y voir figurer un de leurs élèves.

Dans mon exploration de Bordeaux, je ne pouvais pas

oublier son théâtre. C'est, quant à l'extérieur, l'un des plus beaux de France. Je voulus voir l'intérieur : et quoiqu'une salle vide et éclairée par un jour douteux ne flatte guère l'œil, je n'en fus pas moins satisfait.

Malgré la beauté du local, le goût du théâtre se perd à Bordeaux comme dans nos autres villes de France. On n'y va plus l'été, et l'hiver la foule ne s'y porte que lorsqu'elle s'engoue de quelque chanteur ou chanteuse, qui impose alors au directeur des conditions si dures que, nonobstant la subvention de la ville, il faut qu'il ploie bagage. Le temps n'est pas loin où l'on n'aura plus, en France, de théâtres qu'à Paris.

La chaleur était grande ; ces courses m'avaient fatigué. Je me dirige vers la Gironde, où l'on m'avait dit que je trouverais une école de natation. Là, le danger que j'avais couru en Asie, à l'île des Princes, se renouvela, et là encore par l'imprudence ou plutôt la gasconnade du maître ou du gérant des bains, vieux bavard, auquel j'aurais le droit d'en vouloir. Je lui demandai s'il y avait assez d'eau pour se jeter du bord la tête première. Il me répondit avec une emphase toute gasconne, dont j'aurais dû me méfier, que je pouvais m'élançer de confiance, fût-ce du haut de la cathédrale, parce que grâce à Dieu, ajoutait-il, l'eau ne manquait pas plus à son école que le vin à sa cantine.

Je le crus sur parole : je piquai une tête, et si je n'avais pas eu les mains en avant, je me la brisais contre le plancher du fond, qui n'était pas à cinq pieds.

Il y avait de quoi se mettre en colère, aussi n'y manquai-je pas. Eh bien ! nonobstant le fait, cet animal entêté me soutenait encore qu'il y avait assez d'eau chez lui pour y lancer une frégate.

Après le bain, je monte sur un pont qui traverse la Gironde et qui est assurément un des plus beaux qui

soient en France. De ce point, le port de Bordeaux a, sur une moindre échelle, quelque ressemblance avec la Corne d'Or de Constantinople.

Je traverse dans toute sa longueur ce beau pont, que je ne puis me lasser d'admirer. Il est en pierres et en briques. Il a dix-sept arches; sa largeur est de douze mètres et demi, ce qui est un peu étroit pour sa longueur de cinq cent trente mètres. C'est le seul défaut qu'on lui reproche.

La Gironde, couverte de bâtiments, se montre ici ce qu'elle est véritablement: une grande et belle rivière.

Parvenu sur la rive gauche, j'ai en face de moi la ville, ses quais, sa douane, ses églises. Cet ensemble est magnifique.

Mourant de soif, j'entre dans un café: on m'y donne de la bière chaude, une des plus détestables choses que je connaisse. On est fort arriéré, en France, sur l'art de rafraîchir les boissons; on n'y peut même pas toujours obtenir un verre d'eau fraîche. J'avoue que boire chaud, même l'hiver, est un vrai supplice pour moi, et l'eau glacée est un luxe, si c'en est un, dont je me passe avec peine.

Je regagne la rive droite; je vais voir la promenade dite *le Jardin public*, qui me paraît fort négligée. Aussi la société ne s'y compose que d'une douzaine de bonnes soignant une vingtaine d'enfants, toutes assises, faute de bancs, sur des soliveaux oubliés. Je fais comme elles, et je vois qu'on n'a rien exagéré sur le beau sang de Bordeaux: les enfants ont des yeux superbes, et toutes ces servantes sont plus ou moins jolies.

Les arbres de ce jardin n'étaient pas plus soignés que le reste: jaunes et poudreux, ils avaient l'air de demander l'aumône d'un seau d'eau, et pourtant ce terrain est vaste et la situation en est excellente. Si

les Anglais l'eussent eu ainsi au centre d'une de leurs villes, ils en auraient fait un admirable parc. Ici, l'on parle d'y creuser un bassin à flot. Si ce projet se réalise, cela vaudra mieux encore.

A l'endroit où sont les bonnes, je remarque un petit chariot portant deux enfants et traîné par deux chèvres. Elles ne paraissent nullement attristées de ce métier insolite, et se conduisent, sous leur harnais, tout aussi sagement que le feraient deux chevaux bien dressés. J'ai revu, à Bayonne, un semblable attelage. Je ne vois pas pourquoi on ne l'emploierait pas partout où il y a des chèvres et des enfants à promener.

A l'hôtel, je trouvai une table d'hôte bien servie où figuraient cinq à six femmes fort élégantes. Le hasard me met près d'une personne que j'avais rencontrée à Paris, au bal de l'Hôtel-de-Ville. De l'autre côté, était un jeune homme portant à la boutonnière une rosette rouge d'officier de la Légion d'honneur, ce qui m'étonna, en raison de sa grande jeunesse. Il faisait beaucoup d'embarras, repoussait le vin d'ordinaire, quoiqu'il fût bon, et demandait à grand bruit du vin à six francs la bouteille; je le prenais pour quelque diplomate ou pour un prince russe, et je me gardais bien d'adresser la parole à un si grand personnage. Il prit l'initiative, et nous échangeâmes quelques mots. Quand il fut parti, je demandai son nom au garçon? Il me répondit que c'était un voyageur de commerce.

Je retourne le soir chez M. des Moulins; il me présente à sa femme, personne très-instruite, très-spirituelle et très-distinguée, et dont les yeux noirs ont quelque chose de resplendissant. Près d'elle était sa nièce qui, toute blonde, toute timide, toute silencieuse, formait un parfait contraste avec la vivacité toute méridionale de sa tante.

M. des Moulins avait réuni quelques membres de l'Académie de Bordeaux, dont, comme lui, je fais partie. On parla sciences, voyages, bruits de ville, et la soirée me parût courte.

Le jeudi 30, je pars pour Bayonne. On m'avait prévenu que j'allais traverser un pays d'une aridité désolante. C'est ce qu'on appelle *les landes*, beaucoup moins connues par les cartes, les guides et les dictionnaires, que par une parade qui, il y a une trentaine d'années, a fait courir tout Paris.

C'était autrefois un désert comparable au Sahara. Aujourd'hui on commence à y planter des sapins, qui offrent déjà d'assez bons produits en résine.

La route de Bordeaux à Bayonne se fait en quatre heures et demie. Il n'y a pas longtemps encore qu'on y mettait trente-six heures.

Je ne trouve dans le wagon qu'une jeune et gracieuse demoiselle que me recommande le conducteur. C'était la sœur du chef du bureau de la sous-préfecture de Bayonne, Mademoiselle Lucie Veisaz : elle voyageait seule pour la première fois et avait grand'peur, mais elle se rassura quand elle sut mon nom, qu'elle connaissait.

J'arrive de bonne heure à Bayonne et j'ai le temps de visiter la ville. Ce qui me frappe, d'abord, est le costume des hommes, leur figure fine et martiale, et l'élégante légèreté de leur marche. Les femmes n'y sont pas moins remarquables, quoique très-brunes de peau.

On me prévint à l'hôtel que, bien qu'il partît trois voitures par jour pour Burgos, Vittoria et Madrid, j'aurais beaucoup de peine à obtenir une place, parce qu'elles étaient toutes retenues à Saint-Sébastien, où le choléra sévissait d'une manière cruelle, et dont tout le monde se sauvait.

A Bayonne, l'état sanitaire n'était pas beaucoup meilleur.

Il semble que le choléra me poursuive ou plutôt que je poursuis le choléra. Depuis trois ans, je le rencontre partout; mais on s'y accoutume comme à autre chose.

C'est en 1833 que je me suis trouvé en présence du premier cholérique. J'avoue que la rencontre m'en fut peu agréable; mais, depuis, j'en ai tant vu et touché, que je me crois invulnérable sur ce point, et ne m'en préoccupe plus.

Pour m'assurer d'une place, je m'adresse au courrier. Il me dit qu'il en restait encore une. Je me réjouissais de cette bonne fortune, et j'allais payer les cent et quelques francs qu'on réclamait, quand le directeur, après un moment de réflexion, prétend qu'on s'est trompé et que la place est prise.

Je vais à la diligence, pas le plus petit coin. On me renvoie à dix jours. Je cours à la concurrence, rien; mais on me dit qu'une personne, qui avait une place de banquette, était fort malade et que si elle ne partait pas, je la remplacerais. Je m'éloigne comptant à demi sur cette promesse, et je voyais mon voyage indéfiniment ajourné, quand on vint avertir que l'homme malade venait de mourir et que sa femme ne partait plus.

J'avais deux places pour une, mais je fus un peu effrayé quand je vis qu'on n'arrivait à ce poste qu'au moyen d'une échelle, et, quand il n'y en avait pas, à l'aide de la roue, puis du siège du postillon, enfin d'une courroie assez difficile à saisir. Il n'y avait pas à choisir, il fallait accepter la place telle qu'elle était ou rester: je la pris, en payant la somme ordinaire de soixante-treize francs, plus neuf francs cinquante centimes pour cinq kilos d'excédant de bagages. On me dit que je serais à

Madrid en cinquante-cinq heures : on verra comment on tint parole.

On m'avertit que mes pièces vingt francs n'auront pas cours en Espagne, où l'on ne recevait que de l'argent ou de l'or d'Espagne. Il fallut m'en procurer : ce qu'on me fit payer fort cher. C'était un avant-goût de ce qui m'attendait dans cette belle Ibérie. Madame des Moulins m'en avait prévenu : il faut avoir, me disait-elle, véritablement la vocation des voyages pour aller, sans y être obligé, dans un pays où vous trouverez le choléra et l'insurrection. Elle avait oublié les voleurs et la quarantaine : je n'échappai à aucun des quatre fléaux.

Quoiqu'il en soit, fort satisfait d'avoir une place assurée, j'achève mon tour de ville. Ma promenade me conduit d'abord sur la rive de l'Adour, et l'envie me vint immédiatement de m'y baigner : on m'indique le bain ordinaire des Bayonnais, et je m'empresse d'y entrer.

L'établissement était sans luxe : c'était une tente en toile, ouverte à tous les vents et à tous les yeux. Le personnel se composait de deux belles matelottes, dont une m'apporta du linge et un caleçon qui me montait jusqu'au menton et dans lequel je ne savais comment entrer. La baigneuse me donna une leçon de toilette et, avec son aide, je réussis à m'y loger, comme Bernard-l'Hermite dans sa coquille.

La sévérité de ce costume était la conséquence de l'usage local ; ce bain qui n'était autre que le fleuve lui-même, avec une palissade pour empêcher les imprudents d'être emportés par le courant, était commun aux deux sexes.

Bientôt arrivèrent une douzaine de jeunes filles qui se costumèrent à peu près comme je l'étais, et se mirent à barboter et à nager à l'aide d'un grand assortiment de



calebasses qui étaient suspendues à la balustrade, et dont chaque baigneuse allait choisir une paire plus ou moins grosse, selon sa taille, son poids ou son talent.

Ne pouvant remuer dans cette grenouillère sans donner un coup de pied à une calebasse ou à une demoiselle, je sortis de l'enceinte et gagnai la pleine eau où je pus nager, je ne dirai pas à mon aise : l'étrange caleçon dont j'étais affublé me serrait comme un maillot et mes mouvements gênés ressemblaient à ceux d'une grenouille à ressort.

Quand je rentrai sous ma tente, je pus jouir du spectacle qu'offrait la rive, qu'animait toutes ces jeunes filles folâtres, entrant ou sortant du bain et se poursuivant à terre ou dans l'eau. Un peintre y aurait trouvé un tableau.

Dans le nombre de ces jeunes personnes, il y en avait qui appartenaient aux classes riches, autant que j'en ai pu juger à leur toilette, lorsqu'elles arrivèrent. Mais, riches ou pauvres, elles jouaient toutes ensemble, car ce costume était celui de l'égalité. Toutes étaient bien faites, et je n'en vis pas une laide.

Mon temps était compté; je devais partir dans la nuit, et j'avais autre chose à voir que des naïades.

Bayonne, qui n'a pas plus de seize mille ans, a un mouvement qui me la ferait préférer à beaucoup de villes plus grandes ou plus peuplées. Placée sur deux rivières, la Nive et l'Adour, elle n'est qu'à une lieue de la mer. On l'appelle la ville *vierge*, parce que, bien souvent assiégée, elle n'a jamais été prise. Célèbre par ses jambons, elle l'est aussi par une autre invention que j'estime beaucoup moins : la baïonnette.

Si tous les hommes que cette pointe de fer a tués depuis soixante ans sortaient de leur tombeau, on pourrait en peupler un nouveau monde. On répondra qu'un peu

plus tôt, un peu plus tard, on meurt toujours de quelque chose, et qu'il vaut autant mourir d'un coup de pointe que d'un coup de sang. C'est juste. Quoiqu'il en soit, je n'aime pas la baïonnette. C'est une arme peu généreuse, car son tranchant triangulaire fait rarement grâce.

Puisque j'en suis sur ce sujet, si la guerre est absolument nécessaire, ne pourrait-on pas déterminer les armes licites et n'user que de celles qui blessent sans tuer? Le résultat serait le même. Quand, dans un duel, l'adversaire est hors de combat, il nous importe peu qu'il en meure.

Ceci à l'air d'une raillerie, et pourtant il faudra bien un jour en venir là. Il est certain qu'à l'aide de la vapeur et de l'électricité, on pourra arriver à fabriquer des machines tellement destructives, que deux peuples pourront en fort peu de temps s'anéantir. Alors autant se tuer au moyen de la peste et du choléra.

On m'avait prévenu de ne pas m'arrêter à l'extérieur de la cathédrale. En effet, elle s'annonce modestement; mais une fois dans l'édifice, on est surpris de sa majesté: c'est du gothique du meilleur temps, et son clocher avec ses ogives à trèfles, et dans ce style qu'on appelle *fleuri*, est une des plus charmantes choses que l'on puisse voir. Mais dans quel état, grand Dieu! J'en rougissais à la fois pour Bayonne et pour la France. Que doivent penser les étrangers qui font leur entrée chez nous par cette frontière, en voyant l'abandon dans lequel nous laissons nos monuments?

A la porte du clocher étaient trois vieilles femmes filant; leur aspect était étrange; je ne pouvais en détourner les yeux: on les aurait prises pour les Parques. Leur âge, leur figure, leur costume délabré, le désordre de leur chevelure grisonnante, s'accordaient si bien avec